



Expositions

Optique et cinétique « Let's Move », encore et toujours

Une monographie « Soto » au Musée Soulages, à Rodez, un parcours dans l'op'art et l'art cinétique à La Patinoire royale, à Bruxelles, illustrent les déclinaisons d'un art du mouvement

RODEZ, BRUXELLES ■ Par chance, un millier de kilomètres seulement séparent Rodez, en Aveyron, de Bruxelles en Belgique. Une brouille pour ceux qui souhaitent faire connaissance avec une forme de création qui a placé en son cœur le fantôme archaïque, celui d'introduire la mobilité dans le domaine artistique. Cependant, ce que l'on peut appeler l'« art du mouvement » englobe deux tendances proches, parfois confondues, l'op'art et l'art cinétique. Si celles-ci partagent le même héritage et une visée identique, l'op'art, comme son nom l'indique, se concentre sur les effets optiques. Le mouvement induit reste virtuel, lié à l'organisation des facettes sur la surface, à la juxtaposition de zones d'ombre et de lumière ou à l'alternance des couleurs. Ainsi, à ses débuts, l'op'art se contente de la bidimensionnalité. L'art cinétique, en revanche, conduit l'artiste à abandonner les limites de la peinture, à quitter les cimaises, et crée le mouvement réel. Animées par des champs magnétiques ou des moteurs électriques, ces œuvres s'inspirent directement des sciences et techniques.

Par la suite, la séparation entre ces deux « branches » se révèle

parfois délicate, car la ligne de démarcation entre peinture et sculpture se dissout rapidement. Jesús Rafael Soto (1925-2005) se présente comme un peintre, mais un peintre qui n'utilise pas les moyens traditionnels de la peinture. Celui qui est sans doute un des créateurs les plus intéressants de sa génération est à Rodez, où le Musée Soulages lui consacre une quasi-rétrospective. Ici, une fois n'est pas coutume, l'expression « pénétrer dans une exposition » doit être prise au sens littéral. Le visiteur est happé par une œuvre dont le noyau rouge dégage une vibration exceptionnelle (*Cube de Paris*, 1990). Véritable environnement, ce travail s'apparente aux « Pénétrables », faits de barres, tiges ou fils colorés. Ce sont des espaces fluides, à circulation libre, dans lesquels le spectateur se laisse immerger. Spectaculaires, les Pénétrables, par leur échelle grandiose, s'adaptent parfaitement à l'espace public.

Ailleurs, les œuvres se situent à mi chemin entre l'illusion d'optique et une réelle vacillation d'éléments légers. En superposant deux surfaces tramées ou en suspendant sur un fond finement rayé des écheveaux de fil de fer, des spirales dessinées sur



Jesús Rafael Soto, *Cube de Paris*, 1990. © Photo Beatrice Hatala/archives Soto.

du Plexiglas ou des tiges mobiles, l'artiste obtient un mouvement vibratoire subtil. L'immense *Escritura Muro Negro* (1977), qui occupe un mur entier, évoque une partition musicale fantaisiste, refusant les règles de la compo-

sition traditionnelle. Il ne s'agit pas d'un hasard puisque Soto, fasciné par la musique, s'intéresse de près à la technique sérielle de Schoenberg, et cherche à donner un équivalent pictural au système atonal du compositeur autrichien.

**LET'S MOVE (BRUXELLES)**

→ Commissaire : Arnauld Pierre
→ Nombre d'artistes : 29
→ Nombre d'œuvres : 127

« Si la musique a codifié ses valeurs, pourquoi la plastique ne ferait-elle de même ? », interroge l'artiste.

Un des mérites du choix effectué à Rodez, réalisé avec la complicité de la famille de l'artiste et par la compétence du commissaire Matthieu Poirier, est de proposer des travaux qui remontent aux débuts de la carrière de Soto. Moins géométriques, plus « brutes », ces œuvres gardent un aspect presque matiériste. Un dernier conseil : avant de quitter le lieu, il faut s'arrêter devant *Vibrations pure* (1968). Les tonalités blanches et grises, moins dans la séduction que les couleurs chatoyantes habituelles – l'écueil pour ce type d'œuvres –, forment une gamme chromatique délicate qui provoque un glissement subtil de l'œil sur la surface.

À La Patinoire, Bruxelles

Quittons le Musée Soulages pour Bruxelles où l'exposition « Let's Move » est de nature totalement différente, par son cadre et par

SOTO (RODEZ)

→ Commissaire : Matthieu Poirier
→ Nombre d'œuvres : une quarantaine

son choix d'angle. Sommes-nous dans un musée ou dans une galerie ? La Patinoire royale est une institution hybride qui embrasse une galerie et un espace qui met en scène des manifestations à caractère muséal. Ouvert depuis moins d'un an, le lieu expose, après la Figuration narrative, des artistes qui, durant les années 1960 et 1970, s'intéressent à la représentation du mouvement. Autrement dit, en l'absence regrettable d'un musée d'art moderne dans la capitale belge, ce beau bâtiment classé offre au spectateur des expositions de type historique. Pour autant, ce programme ambitieux ne cherche pas à dissimuler une visée commerciale, indispensable à son financement.

Faut-il s'offusquer de ce mélange des genres ? Nullement, car les règles du jeu sont clairement énoncées par Constantin Chariot, le directeur de La Patinoire, lui-même ancien conservateur des musées de Liège. La qualité des œuvres réunies ici reste la meilleure ré-

ponse à toute critique. Sans vouloir (pouvoir) faire un tour exhaustif de l'op'art et de l'art cinétique, l'ensemble choisi par l'universitaire et spécialiste Arnauld Pierre en donne un bon aperçu.

Difficile de parler d'un parcours balisé car le visiteur croise tantôt des regroupements personnels (François Morellet qui s'amuse de la géométrie ; Julio Le Parc et ses splendides constellations poétique ; Carlos Cruz-Díez avec une installation lumineuse), tantôt des thèmes fédérateurs – parfois trop fédérateurs pour être pertinents : « Lumière et mouvement », « La troisième dimension », « L'effet moiré ». Aux côtés de « vedettes », le plaisir ressort essentiellement des rencontres avec des artistes moins connus (Karl Gerstner, Francisco Sobrino, Angel Duarte ou encore Antonio Asis, un peu trop présent ici). Tandis que d'autres œuvres, interactives, se déclenchent au passage du spectateur (Jacob Stein et ses *Trois spirales mobiles*, Weng-Ying Tsai, Frank Malina).

Itzhak Goldberg

♦ **JESÚS RAPHAEL SOTO**, jusqu'au 30 avril, Musée Soulages, jardin du Foirail, avenue Victor-Hugo, 12000 Rodez, tél. 05 65 73 82 60, www.musee-soulages.grand-rodez.com, t.j. sauf lundi, 11h-19h, entrée 9 €. Catalogue, 128 p, 25 €.

LET'S MOVE, jusqu'au 26 mars, La Patinoire Royale, rue Veydt 15, Bruxelles, tél. +32 025 027 824, www.lapatinoireroiroyale.com, du mardi au samedi 11h-19h, 14h-19h, entrée libre.



Art brut Chomo, du village au château

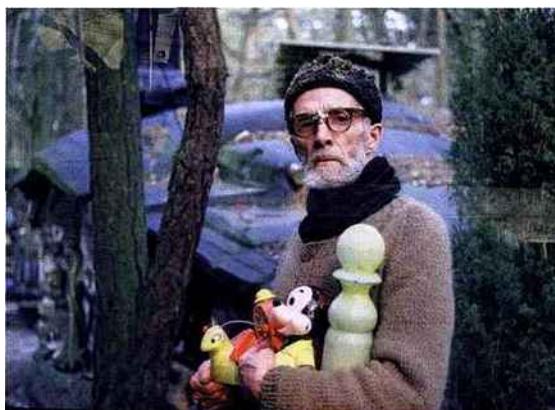
À Tours, une exposition originale permet de redécouvrir ce créateur hors norme et son étonnant « Village d'art pré-ludien »

FAITES UN RÊVE AVEC CHOMO, jusqu'au 14 février, château de Tours, 25, av. André-Malraux, 37000 Tours, tél. 02 47 61 02 95, tjlj sauf lundi 14h-18h, entrée 3 €, www.chomo.rouillac.com

« Nous n'allons pas vers l'Apocalypse. Nous sommes dans l'Apocalypse (Chomo) »

TOURS ■ Sculpteur, peintre, musicien, architecte, poète et cinéaste, Chomo (1907-1999) s'est fait le chantre de « la puissance des pauvres » comme le poète, naturaliste et essayiste Henry David Thoreau en son temps. « Un homme est riche en proportion du nombre des choses dont il sait se passer », écrivait au XIX^e siècle l'auteur de *Walden ou la vie dans les bois*, qui vécut deux années dans une cabane retirée au bord d'un lac dans le Massachusetts. Roger Chomeaux dit « Chomo » habita, lui, pendant quarante ans, à l'écart du monde, en forêt de Fontainebleau sur une parcelle acquise par sa femme. « Je suis riche de pauvreté, ils sont pauvres de richesse », avait griffonné Chomo sur une pancarte, à l'entrée de son « Village d'art pré-ludien », construit en prélude à une initiation nouvelle. Après une formation aux Beaux-Arts de Valenciennes puis de Paris

dans les années 1920 et 1930 et l'exercice du métier d'artiste décorateur pour une grande firme de tapis, Chomeaux décida de se retirer du monde. « Mon rôle, c'est de créer, de faire des recherches dans la sculpture, la peinture et tout ce qui est sensible », confiait-il au critique d'art et écrivain Laurent Danchin dans un livre d'entretiens (*Chomo*, éd. J.-C. Simoën, 1978). C'est au début des années 1960 qu'il décide de tout quitter pour partir vivre en pleine nature, sur la commune d'Achères-la-Forêt (Seine-et-Marne). Les commissaires d'exposition (Laurent Danchin épaulé par le commissaire-priseur Aymeric Rouillac) ont conçu au château de Tours un parcours en forme d'hommage à ce créateur hors norme. Un parcours en six étapes. La première, intitulée « Chomeaux avant Chomo », s'intéresse à la « préhistoire » de l'artiste, avant son départ à Achères. On découvre



Laurent Danchin, *Chomo et Mickey*, vers 1980. © Laurent Danchin

quelques saisissants portraits hallucinés, exécutés en 1941 pendant sa captivité en Pologne. Et d'étonnants bois brûlés qui furent montrés lors de son unique exposition commerciale, en mai 1960 à la galerie Jean Camion, rue des Beaux-Arts à Paris.

« J'ai mis quarante ans, disait-il, à me décrocher des académies et à comprendre que l'art, ce n'était pas la figuration de ce qui est, mais de ce qui pourrait être. L'art, c'est concrétiser du rêve. »

Les salles suivantes évoquent, à l'appui d'une cinquantaine de photographies et d'autant d'œuvres d'art, l'esprit du « Village d'art pré-ludien ». Et les étapes de la création

des Pauvres (salle 3) construite en 1964-1965, de sa superbe rosace, de ses vitraux et de son immense Christ en boîtes de conserve. Puis, ils se dirigeaient vers le Sanctuaire des bois brûlés.

Sorte de prophète panthéiste, Chomo est convaincu que la nature abrite la vérité du monde et que le monde moderne dévoie cette vérité (salle 4). Très critique à l'égard du modèle occidental qui détruit la nature et perturbe gravement les grands équilibres, Chomo appelait à un retour de la spiritualité, à une forme de pauvreté en esprit très évangélique. « Pour évoluer, il faut être très pauvre », soutenait-il. Mais aussi « éviter de trop raisonner ». L'homme a plus besoin de mystère que de pain, ajoutait ce prédicateur sauvage qui achevait invariablement ses visites guidées dans son Refuge (salle 5), le plus beau bâtiment du village, où il offrait un « baptême au Vin sauvage. « Nous sommes à la fin d'un cycle, à la fin d'une civilisation », proclamait Chomo dans son film tourné en 16 mm, *Le Débarquement spirituel* (1987-1990). « Nous n'allons pas vers l'Apocalypse. Nous sommes dans l'Apocalypse. »

de ce « royaume » construit de ses mains à l'aide d'arbres morts, de tôles ondulées, de carcasses de voitures et de bouteilles de verre. Un village menacé par les outrages du temps et les intempéries, qui devrait être sauvé avec l'aide de l'Association des amis de Chomo.

L'église des Pauvres

Tous les samedis, dimanches et fêtes, Chomo recevait les visiteurs (salle 2) qui osaient s'aventurer sur le petit sentier bordé d'orties, de jouets cassés et de poupées qui serpentait vers son village. Après avoir frappé sur un gong pour se signaler, Chomo les accompagnait à la découverte de l'église

Éric Tariant